

SPECTRES BALKANIQUES

ROBERT D. KAPLAN

SPECTRES BALKANIQUES

Un voyage à travers l'histoire

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Odile Demange

BUCHET • CHASTEL

Titre original : BALKAN GHOSTS by Robert D. Kaplan
Text Copyright © 1993, 1996 by Robert D. Kaplan
Published by arrangement with St. Martin's Press. All rights reserved.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-03151-3

AVANT-PROPOS

La genèse de *Spectres balkaniques : un voyage à travers l'histoire* adresse une mise en garde à tous les auteurs. Il s'agit pour l'essentiel d'un récit de voyage remontant aux années 1980, antérieur donc à la guerre, auquel le violent conflit qui a déchiré la Bosnie dans les années 1990 a prêté une signification politique qui n'est jamais entrée dans mes intentions.

Établi en Grèce dans les années 1980 comme journaliste free-lance, j'avais couvert des guerres en Afrique, au Proche et au Moyen-Orient ainsi qu'en Afghanistan. J'ai commencé alors à m'intéresser de plus près aux Balkans, une région qui ne faisait pas la une des journaux mais où l'on ressentait déjà que le déclin économique, l'érosion des structures de pouvoir communistes et un passé de rivalités ethniques risquaient de dégénérer un jour. En juillet 1989, quelques mois avant la chute du mur de Berlin et juste avant la crise des réfugiés est-allemands qui contribuerait à précipiter cet événement, je lançais cet avertissement dans *l'Atlantic Monthly* :

Dans les années 1970 et 1980, le monde a constaté les limites de l'influence des superpuissances dans des lieux comme le Vietnam et l'Afghanistan. Dans les années 1990,

ces limites risquent fort de se manifester dans une région du tiers-monde située à l'intérieur même des frontières de l'Europe. Il n'est pas exclu que les Balkans marquent la fin du siècle, comme ils en ont marqué le commencement.

Le 30 novembre 1989, le mois qui a vu la chute du mur de Berlin, j'écrivais dans le *Wall Street Journal Europe* :

Deux concepts historiques émergent des ruines de l'Europe de l'Est communiste. Les médias traitent actuellement en long et en large du premier, celui d'« Europe centrale ». Il leur reste à découvrir le second, « les Balkans ».

Je poursuivais alors en suggérant le risque de fragmentation ethnique de la Yougoslavie. *Spectres balkaniques* est, dans une certaine mesure, le fruit de cette vision.

Cet ouvrage a été achevé en 1990, avant que ne soit tiré le premier coup de feu de la guerre de Yougoslavie. Il a été d'abord refusé par plusieurs éditeurs qui estimaient que les Balkans étaient une région trop obscure pour assurer des chiffres de vente corrects. Il s'agit d'un récit de voyage très personnel : la Bosnie – épice de la plus récente guerre des Balkans – n'avait pas occupé une place majeure dans mes pérégrinations à travers la région dans les années 1980 et 1990, époque où les journalistes étaient relativement peu nombreux dans les Balkans. Quant à la Macédoine, on n'y trouvait même pas un correspondant local – alors que c'est aujourd'hui un des points chauds de la planète, où des soldats américains ont été envoyés de crainte que les combats qui se déroulent en Bosnie ne se propagent vers le sud.

Cet ouvrage s'est bien vendu en édition reliée et a été un best-seller en livre de poche. En 1993, au moment même où le président Clinton envisageait de recourir à la force pour mettre fin à la guerre en Bosnie, Mrs Clinton et lui auraient,

paraît-il, lu *Spectres balkaniques*. L'histoire des rivalités ethniques que je décrivais dans le détail aurait, prétendent certains, nourri le pessimisme du président concernant la région et pesé sur sa décision de ne pas lancer d'opération militaire sur le terrain pour soutenir les Bosniaques, alors assiégés par les Serbes de Bosnie.

C'était déconcertant pour deux raisons. D'abord, *Spectres balkaniques* ne contient vraiment pas grand-chose sur la Bosnie. Comme pourra le constater le lecteur, il ne s'agit pas d'un ouvrage politique, mais d'un récit de voyage subjectif et sommaire ayant trait à l'ensemble de la péninsule balkanique. Sur dix-sept chapitres, quatre seulement sont spécifiquement consacrés à l'ex-Yougoslavie : le premier a pour sujet la Croatie, le deuxième la Serbie et le Kosovo, le troisième la Macédoine, tandis que le dernier porte sur le défunt dissident Milovan Đilas. Il serait effrayant que des décisionnaires politiques, et qui plus est un président, puissent s'inspirer d'un tel livre pour prendre une décision militaire capitale. Personnellement, je soupçonne qu'en 1993, au début de son mandat, la détermination de Clinton était si faible qu'il était prêt à trouver toutes les excuses pour éviter d'agir.

Cela ne fait que mettre en relief la deuxième raison pour laquelle le rôle de tract anti-interventionniste qu'on prétend faire jouer à *Spectres balkaniques* m'exaspère : j'ai moi-même été un faucon dans cette affaire. Depuis la première moitié de 1993, j'ai plaidé publiquement sur CNN et sur C-Span, dans la chronique « Outlook » du *Washington Post* et sur d'autres tribunes, en faveur d'une action militaire destinée à soutenir les Bosniaques, envisageant même l'envoi de troupes américaines au sol. À maintes reprises au cours de ces dernières années, à Fort Leavenworth et à Carlisle Barracks, j'ai défendu devant l'armée américaine le projet d'intervention.

J'insiste par ailleurs sur l'absence de toute contradiction entre un récit de voyage révélant l'existence d'une tradition de rivalités ethniques et l'idée que la puissance militaire américaine puisse, de notre temps, mettre fin à de telles effusions de sang dans une partie des Balkans. Voici pourquoi :

Une histoire ethnique complexe ne provoquera pas obligatoirement, comme par définition, la perte de plusieurs centaines de milliers de vies dans des conditions rappelant la Shoah. Pour que pareille calamité survienne, il faut que s'y ajoutent d'autres facteurs : la confusion et l'inaction occidentales qui, à leur tour, créent un vide du pouvoir. Sans ces éléments annexes, les horreurs des années 1990 auraient peut-être pu être évitées.

En particulier, se demander si les Bosniens sont historiquement un peuple pacifique est une fausse question. D'éminents auteurs s'emploient à mettre l'accent sur un passé de relations cordiales entre les différents groupes ethniques, surtout dans des villes comme Sarajevo. On ne peut cependant pas nier que cette harmonie ethnique a souvent été précaire. Dans la nouvelle intitulée « Une lettre de 1920 », Ivo Andrić, lauréat yougoslave du prix Nobel de littérature, évoque une frontière invisible entre amour et haine en Bosnie et explique que sous beaucoup « de tendresse et d'ardeur amoureuse [...] se cachent des orages, de véritables ouragans de haines emmêlées, concentrées, qui mûrissent et attendent leur heure ». Il faut reconnaître par ailleurs, au-delà de la tradition de paix intercommunautaire présente dans une grande partie de l'histoire bosnienne, les dissensions qui y sévissent depuis 1992 (et qui s'affirmèrent également entre 1941 et 1945). Ni les Martiens ni le président Clinton n'ont tué de Bosniaques. D'autres Bosniens l'ont fait.

AVANT-PROPOS

Mais alors quoi ? Que faire si les Balkans sont une poudrière ethnique où règnent la confusion, et souvent la violence ? Après tout, c'est le cas d'une grande partie de notre planète et cela ne nous condamne pas à nous réfugier dans un cocon isolationniste. On fait intervenir des troupes là où des considérations morales impérieuses coïncident avec des considérations stratégiques, et ce quelle que soit la nature de la population locale. Ce qui se passe en Bosnie influencera directement ce qui se passera au Kosovo, en Macédoine, en Albanie, en Grèce et en Turquie : des pays qui ont, pour certains, des gouvernements chancelants et pour d'autres des accords de défense avec les États-Unis, ainsi que d'immenses arsenaux d'armes ultramodernes. À une plus grande distance géographique, ce qui se passe en Bosnie affectera significativement, bien qu'indirectement, la politique à venir dans le reste de l'Europe et en Russie ; comme l'a déclaré l'ancien Secrétaire d'État assistant pour l'Europe, Richard Holbrooke, nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer en Bosnie.

Avril 1996

PRÉFACE

Dans un monde qui s'uniformise rapidement du fait de la multiplication des hôtels de luxe, du développement du tourisme de masse et de l'essor des communications par satellite, les aventures authentiques se font rares. Mais on a aujourd'hui tendance, en raison de la surabondance d'informations, à oublier les événements de plus en plus vite. Aussi l'aventure peut-elle vous inviter à vous servir du paysage comme révélateur du passé et des processus historiques.

Dans *Abroad : British Literary Traveling Between the Wars*, le chercheur américain Paul Fussell écrit que « le secret du récit de voyage » est « de donner l'impression que des sujets relevant de l'essai émergent empiriquement de données matérielles intimement vécues ». En d'autres termes, à son meilleur, le récit de voyage devrait permettre d'explorer l'histoire, l'art et la politique de la manière la plus vivante. *Les Pierres de Florence* de Mary McCarthy et *Agneau noir et Faucon gris* de Dame Rebecca West en sont les meilleurs exemples qui me viennent à l'esprit. J'ai cherché, aussi maladroitement que ce soit, à prendre leurs ouvrages pour boussole.

Spectres balkaniques ne relève pas de l'étude classique. Cet ouvrage progresse verticalement, de façon idiosyncratique, en allant du particulier au général : d'un chapitre sur la

culpabilité (ou l'innocence) d'un prêtre croate pendant la guerre à des réflexions sur la chute des empires. Chaque pays m'a offert une expérience singulière. J'ai beaucoup circulé en Roumanie et j'y ai rencontré toutes sortes de gens alors qu'en Bulgarie, j'ai découvert le pays à travers l'amitié personnelle d'un unique individu. Quant à la Grèce, j'y ai moins voyagé que vécu, puisque j'ai habité sept années d'affilée dans la région d'Athènes. J'espère que la multiplicité des styles de ce livre reflétera la diversité de mes expériences à travers les Balkans.

Des régions comme le Monténégro en Yougoslavie et la Marmatie (le Maramureş) au nord-ouest de la Roumanie ne sont pas abordées, et j'ai consacré à la Bosnie et à l'Albanie beaucoup moins d'attention qu'elles ne le méritent indéniablement. Malgré les atrocités qui y ont été commises contre la population musulmane, le conflit ethnique de Bosnie s'explique essentiellement comme une extension de la querelle serbo-croate. Mes observations concernant l'Albanie figurent dans le chapitre sur la « Vieille Serbie », parce que j'ai choisi de traiter les Serbes principalement par le biais de leur conflit historique avec les Albanais musulmans. Bien que l'attention mondiale se focalise sans doute aujourd'hui sur la Yougoslavie, mon odyssée balkanique personnelle s'est focalisée sur la Roumanie et la Grèce, ce que reflète ce livre. Les Balkans sont une péninsule dont la Bosnie ne constitue qu'une partie. Et si aujourd'hui c'est elle qui fait les gros titres de la presse, ce sera peut-être demain une autre région des Balkans ; en effet, toute la péninsule s'est engagée dans une période cataclysmique qui durera de longues années. Néanmoins, rien de ce que j'écris ne devrait être considéré comme une justification, aussi ténue soit-elle, des crimes de guerre commis en Bosnie par des troupes d'ethnie serbe, crimes que je condamne fermement.

PRÉFACE

Tout au long des années 1980, j'ai cherché – vainement le plus souvent – à intéresser les rédacteurs en chef et le grand public aux Balkans et aux troubles qui y fermentaient. Une triste ironie veut que mes pires craintes se soient avérées. Une des victimes des combats a été un journaliste qui porte le même nom que moi, David Kaplan, d'ABC News. (L'initiale médiane de mon nom signifie en effet « David ».) J'espère que cet ouvrage contribuera à faire la lumière sur une région dont un autre Kaplan a cherché à rendre compte au prix de sa vie.

REMERCIEMENTS

Comme pour mes précédents ouvrages sur l'Éthiopie et l'Afghanistan, Cullen Murphy et William Whitworth de *The Atlantic* m'ont apporté leurs encouragements et ont accepté de publier une fraction non négligeable du manuscrit dans leur revue. Un extrait a également figuré dans *The New York Times Sophisticated Traveler*, grâce au soutien de Nancy Newhouse. Parmi les autres rédacteurs en chef bienveillants, je tiens à mentionner Nancy Sharkey, Janet Piorko et Agnes Greenhall du *New York Times*, Dorothy Wickenden de la *New Republic*, Owen Harries du *National Interest*, et Seth Lipsky, Amity Shlaes et Peter Keresztes du *Wall Street Journal* à Bruxelles. Mon agent, Carl D. Brandt, a gardé la foi en dépit de toutes les turbulences. Mon éditeur, David Sobel, a contribué à rendre un produit mal dégrossi plus présentable, sans jamais le mettre en péril pour autant.

Des bourses obtenues par l'intermédiaire du Madison Center for Educational Affairs m'ont donné les moyens de transformer une idée en réalité. Je tiens à en remercier Peter Frumkin, Charles Horner, Les Lenkowsky, Patty Pyott et Tom Skladony.

Mon intérêt pour les Balkans est né de reportages que j'y ai faits au début des années 1980. Je remercie Joe Geshwiler et Randal Ashly de *The Atlanta Journal-Constitution*, Mark

Richards de ABC Radio News et Marilyn Dawson du *Toronto Globe and Mail*, d'avoir accueilli ma passion balkanique avec indulgence.

Ernest Latham, Kiki Munshi et Phillip E. Wright sont des fonctionnaires du Foreign Service dont les États-Unis peuvent être fiers, débordants de connaissances érudites sur les pays où ils ont été en poste. Leur enthousiasme a été contagieux : un don précieux dont je leur serai à jamais reconnaissant.

Nicholas X. Rizopoulos du Council on Foreign Relations a été un critique rigoureux. Richard Carpenter a conservé des archives d'une qualité inestimable sur la presse grecque et sur les événements publics survenus en Grèce. Alan Luxenberg et Daniel Pipes du Foreign Policy Research Institute de Philadelphie m'ont permis de faire des conférences qui m'ont aidé à tirer mes idées au clair. Elinor Appel et Amy Meeker de *The Atlantic*, ainsi que Suzanne MacNeille du *New York Times* ont vérifié les informations d'une partie du manuscrit, ce qui l'a indéniablement amélioré.

J'ai également bénéficié de l'aide et des sages conseils de Paul Anastasi, Renzo Cianfanelli, Bill Edwards, Elizabeth Herring, Mattyas Jevnisek, George Konrad, Barry Levin, Samuel et Kay Longmire, Mircea Milcu, Fritz Molden, P. D. Montzouranis, Alberto Nar, Corneliu Nicolescu, John D. Panitza, Carol Reed, Norman Rosendahl, Tony Smith, Sergiu Stanciu, Nicholas Stavroulakis, Ivan Stefanovic, Gabor Tarnai, Mircea Tanase, Ruxandra Todiras, Admantios Vassilakis, Agayn Ventzislav et Teddie Weyr.

Merci à tous.

Les Balkans, ou « montagnes » en turc, s'étendent approximativement du Danube aux Dardanelles, de l'Istrie à Istanbul et comprennent les petits pays que sont la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce et une partie de la Turquie, bien que la Hongrie et la Grèce protestent contre cette appellation. C'est, ou c'était, une péninsule pleine de gaieté et de gens enjoués nourris de mets poivrés, buveurs de boissons fortes, vêtus d'habits flamboyants, qui aimaient et tuaient facilement et avaient un talent merveilleux pour déclencher une guerre. Certains Occidentaux doués de moins d'imagination les considéraient – avec une envie secrète – du haut de leur grandeur, faisaient la petite bouche devant leurs rois, se moquaient de leurs prétentions, tout en tremblant devant leurs sauvages terroristes ; Karl Marx les a traités de « racaille ethnique ». J'étais dans mes vingt ans, jeune et libre de toute entrave. Je les ai tout simplement adorés.

C. L. SULZBERGER,
Dans le tourbillon de l'histoire

Je déteste les cadavres des empires, ils dégagent une puanteur à nulle autre pareille.

Rebecca WEST,
Agneau noir et Faucon gris

PROLOGUE

SAINTS, TERRORISTES, SANG ET EAU BÉNITE

Je frissonnais et avançais à tâtons. J'avais délibérément choisi cette heure affreuse qui précède l'aube pour visiter le monastère de Peć en « Vieille Serbie ». Dans l'Église orthodoxe d'Orient, les peines qu'impose l'enseignement spirituel sont récompensées par la révélation d'un enfer et d'une rédemption pareillement physiques. Si l'intrus occidental n'est pas prêt à ressentir de tout son être, il ne peut espérer comprendre.

À l'intérieur de l'église des Apôtres, peinte en 1250 après J.-C., mes yeux ont eu besoin d'un certain temps pour s'adapter. Les minutes s'égrenaient lentement et, à l'image des siècles ininterrompus, elles étaient lourdes d'échec. Je n'avais sur moi ni lampe de poche ni cierge. Rien ne concentre la volonté comme la cécité.

L'« aveugle n'est pas troublé par ses yeux, il va son chemin sur un seul sentier comme l'ivrogne suit l'enclos du pré », a écrit Petar Petrović Njegoš dans *La Couronne de la montagne*, le plus grand poème en langue serbe. Dans ce texte, le massacre de convertis islamiques est justifié comme un moyen de livrer une bataille locale contre les Turcs musulmans¹.

1. Njegoš était au XVIII^e siècle un évêque du Monténégro, une région montagneuse qui jouxte la Serbie. Le massacre auquel il fait allusion s'est produit vers la fin du XVII^e siècle. (N.d.A.)

Fugacement, à l'instant où les ténèbres commençaient à reculer, j'ai saisi le sens de la lutte, du désespoir et de la haine véritables.

Ma vision recouvrée m'a appris la première règle de la survie nationale : il est possible de créer tout un monde à partir de très peu de lumière. Il n'a fallu qu'une minute de plus environ pour que les visages commencent à surgir de l'obscurité – les faces hantées, ravagées par la faim, d'un passé serbe préconscient, manifestant une spiritualité et un primitivisme que l'Occident connaît principalement à travers les personnages de Dostoïevski. J'avais l'impression d'être à l'intérieur d'un crâne dans lequel on avait brûlé les souvenirs collectifs d'un peuple.

Des rêves prenaient forme, des hallucinations : saint Nicolas, en soutane violette avec ses yeux noirs, pleins de réminiscences, au fond de ma tête ; saint Sava, le saint patron de la Serbie, fondateur de cette église précise, descendu à travers le vide aqueux pour apporter les dons de la compassion et de l'inspiration ; le Christ en Ascension, un dieu paysan déshumanisé ayant dépassé l'ultime stade de la souffrance physique, plus terrible que tout conquérant ou que toute idéologie terrestre.

Des apôtres et des saints se mêlaient aux rois et aux archevêques serbes médiévaux. Ils étaient tous représentés à travers le miroir déformant de la foi : des corps allongés, des mains et des têtes monstrueuses. Les yeux de certains saints avaient été effacés. Selon une croyance paysanne, le plâtre et les colorants utilisés pour dessiner les yeux d'un saint sont un remède contre la cécité.

Superstition, idolâtrie ? Voilà ce que dirait un esprit occidental. Un esprit qui, pour reprendre les termes de Joseph Conrad, ne possède « pas l'expérience héréditaire et personnelle des moyens employés par une autocratie historique, pour la répression des idées, la sauvegarde de son pouvoir et

la protection de sa propre existence. Seule une imagination fantaisiste » pourrait faire envisager à un Occidental, écrit ce même Conrad dans *Sous les yeux de l'Occident*, « le knout comme moyen pratique d'interrogatoire ou de punition. »

Cette église lançait un avertissement : plus l'obscurité s'approfondit, moins la résistance devient rationnelle et plus elle se fait terrifiante.

« En Bulgarie, en Grèce, en Yougoslavie, dans tous les pays d'Europe ayant vécu sous le joug des Turcs, c'est la même chose », se lamentait Mme Deltchev dont le mari avait été incarcéré, victime d'une purge stalinienne, dans *L'Affaire Deltchev* d'Eric Ambler. « Notre peuple vivait alors derrière ses murs, dans des petits mondes d'illusion [...] ils déco-raient les murs de scènes de la vie nationale. [...] Maintenant que nous sommes de nouveau à l'intérieur de nos murs, les habitudes de nos parents et de notre enfance reviennent. »

La distance que ces formes monumentales devaient franchir pendant que mes yeux s'adaptaient à la pénombre était infinie : les siècles ottomans, les guerres les plus abominables et le régime communiste. Ici, dans ce sanctuaire de dogme, de mysticisme et de beauté sauvage, la vie nationale se vivait. Si elle devait émerger un jour, cela ne pouvait être qu'à partir d'ici.

« Tu ne sais pas quel effet ça fait de tuer avec un marteau, des clous, des gourdins... Si ? »

Ismail criait pour couvrir la musique, son visage éclairé de lueurs violettes par la lumière clignotante. J'étais encore à Peć, en Vieille Serbie, dans une boîte de nuit fréquentée par des Albanais musulmans, pas très loin du monastère serbe.

« Tu sais pourquoi je n'aime pas boire de l'alcool de prune, pourquoi je ne bois que de la bière ? Parce que les Tchetniks [les partisans serbes du temps de la Seconde Guerre mondiale]

perpétreraient leurs massacres après avoir bu de l'eau-de-vie de prune. Tu sais quel effet ça fait de jeter un enfant en l'air et de le rattraper sur un couteau sous les yeux de sa mère ? D'être attaché à une bûche en feu ? D'avoir le cul fendu à la hache et de supplier les Serbes, de les supplier de te tirer une balle dans la tête sans qu'ils le fassent ? »

« Et ensuite, ils vont dans leur église. Ils vont dans leur putain d'église. Je n'ai pas de mots... »

Ismail frissonna. « Il y a des choses qui sont au-delà du mal, des choses dont on ne peut même pas parler. »

Il continuait à crier. Ismaïl n'avait que vingt-six ans ; il n'avait aucune connaissance personnelle des événements qu'il décrivait. Sa maison était infestée de rats, me dit-il. C'était la faute des Serbes.

Il était dix heures et demie du matin, le 30 novembre 1940. La neige commençait à tomber sur Bucarest. Dans l'église Saint-Ilie-Gorgani, construite au XVII^e siècle en l'honneur d'un général roumain qui avait combattu les Turcs, des centaines de cierges illuminaient le Christ en robe rouge qui ornait la coupole. Des cercueils recouverts de drapeaux verts brodés d'or s'alignaient le long des bas-côtés. Des enfants de chœur apportèrent des plateaux de *coliva* (du pain sucré coloré) pour les morts. Quatorze membres de la Légion de l'archange Michel – la « Garde de Fer » fasciste – parmi lesquels le chef de l'organisation, Corneliu Zelea Codreanu, étaient sur le point d'être incinérés et canonisés comme « saints nationaux » par des prêtres de l'Église orthodoxe roumaine, qui avaient passé la nuit à psalmodier et à agiter des encensoirs.

Deux ans auparavant, en 1938, la police du roi Carol II avait étranglé ces quatorze hommes, les avait dépouillés de leurs vêtements et avait jeté leurs corps dans une fosse commune en les arrosant d'acide sulfurique pour hâter leur

décomposition. Mais en cette fin de 1940, Carol avait pris la fuite et la Roumanie vivait sous le régime de la Garde de Fer. Les restes des victimes, quelques monticules de terre, guère plus, avaient été exhumés et disposés dans des cercueils afin d’être enterrés à nouveau. À la fin du service funèbre, les fidèles entendirent une voix s’élever, un enregistrement du défunt leader de la Légion, Codreanu. « Vous devez attendre le jour où vous vengerez nos martyrs », hurlait-il.

Quelques semaines plus tard, la vengeance fut consommée. Dans la nuit du 22 janvier 1941, les Légionnaires de l’archange Michel – après avoir chanté des cantiques orthodoxes, passé autour de leurs cous des petits paquets contenant de la terre roumaine, bu réciproquement leur sang puis s’être oints d’eau bénite – arrachèrent à leurs foyers deux cents hommes, femmes et enfants. Les Légionnaires firent monter leurs prisonniers dans des camions et les conduisirent à l’abattoir municipal, un ensemble de bâtiments de brique rouge situé dans le quartier sud de Bucarest, près de la Dâmbovița. Ils obligèrent les victimes, toutes juives, à se déshabiller dans les ténèbres glaciales et à se mettre à quatre pattes sur le tapis roulant. Gémissant de terreur, les Juifs traversèrent toutes les étapes automatisées de l’abatage. Tandis que le sang jaillissait à flot, les Légionnaires suspendirent tous les torsos décapités et démembrés à des crochets et apposèrent le tampon : « Propre à la consommation humaine ». Ils accrochèrent le tronc d’une fillette de cinq ans la tête en bas, « barbouillée de sang... comme un veau », selon la déposition d’un témoin, le lendemain matin.

Il était dix heures du soir le 17 décembre 1989. Au monastère de Moldovița en Moldavie¹, il faisait trop sombre pour

1. Au début des années 1990, après le démembrement de l’Union soviétique, la région située de part et d’autre de la frontière entre la Roumanie et

distinguer les fresques, mais mère Tatulici Georgeta Benedicta imaginait la scène du Jugement dernier : des animaux sauvages vomissant tous les humains qu'ils ont dévorés, de rares bonnes actions pesant plus lourd que toutes les mauvaises sur les plateaux de la balance de la Justice, des anges, peints à l'aide de pigments soufrés fluorescents, enveloppant les signes du zodiaque pour annoncer la fin du temps lui-même.

Mère Benedicta pria huit heures, comme à son habitude. À la différence de Bucarest, il n'y avait ici ni indicateurs, ni micros cachés dans les confessionnaux. Au fond des forêts de hêtres de l'extrême nord de la Roumanie, le régime – à l'image de celui des Turcs bien longtemps auparavant – « a moins d'yeux ». Il avait fait inhabituellement chaud pour la saison. Mère Benedicta avait vu un arc-en-ciel l'autre jour, et pourtant, il ne pleuvait pas. Ce jour-là, elle avait entendu des rumeurs évoquant un massacre d'enfants. Pour la première fois de sa vie, elle était restée à l'église toute la nuit pour prier.

Rejointe par d'autres sœurs, elle avait passé les trois nuits suivantes dans l'église, en prière.

Alors Dieu accomplit son miracle. Il met dans la tête du Drac [le diable] l'idée d'organiser un meeting télévisé pendant lequel le peuple, qui n'a plus peur, humilie le Drac. C'est ainsi que celui qui était comme Hérode, qui avait tué les enfants de Timișoara comme Hérode a tué les enfants de Palestine, est exécuté le jour même de la naissance de Notre-Seigneur.

« En Roumanie, la Bible vit, m'a déclaré mère Benedicta. L'histoire de Noël s'est rejouée. Maintenant, le peuple a le

l'Union soviétique a repris son nom roumain de « Moldova ». Dans la mesure où les auteurs de récits de voyage que je cite, ainsi que les gens que j'ai interviewés au cours de mes visites, ont toujours parlé de « Moldavia » [Moldavie en français], j'ai conservé ce terme ancien par souci de cohérence. (N.d.A.)

devoir de prier et de réfléchir à tous les péchés qu'il a commis à travers l'histoire. »

À la fin du XVIII^e siècle, à la pire heure de la longue nuit de l'occupation turque, un moine bulgare qui s'appelait Rafail passa douze ans à l'intérieur du monastère de Rila à sculpter un crucifix de bois qui représentait six cents figures humaines, chacune pas plus grosse qu'un grain de riz.

« Quelle est la valeur d'une telle croix ? » s'exclama le père Bonifacius, un petit bonhomme bossu aux cheveux flottants gris acier, au visage barbu et à la peau douce comme celle d'un bébé, qui vivait depuis vingt-sept ans entre les murs de ce monastère. Répondant lui-même à sa question, il s'écria encore : « Quel est le prix de la vie d'un homme ? Rafail est devenu aveugle en sculptant ce crucifix. »

À plusieurs reprises, Rila fut pillé et rasé par les Turcs. Il fut rebâti chaque fois : les arches rayées, les balcons de bois ciselé, le clocher, l'ensemble d'églises abritant des fresques dont la couleur se pare d'une gloire nouvelle sur la toile de fond de la neige des montagnes. Sous l'occupation turque, trois cents moines vivaient à Rila. Sous le régime des communistes de Bulgarie, leurs effectifs descendirent à douze. Douze âmes dans ces corridors massifs infestés de souris pour préserver l'héritage de toute une nation ! Il y a ici des pièces verrouillées où personne n'a mis les pieds depuis des siècles.

Elles s'ouvriraient désormais.

Je suis retourné au monastère de Rila en 1990, neuf ans après ma précédente visite. Le père Bonifacius était mort. L'église, jadis sombre et inquiétante, était remplie de fidèles et d'une forêt crépitante de cierges. Dans un angle se trouvait une photo du roi Boris III, enterré au monastère en 1943 et dont la sépulture en avait été retirée par les communistes en 1946, après leur arrivée au pouvoir. Le portrait de Boris était entouré de cierges, de fleurs des champs

et d'hosties. Les membres de l'assistance s'inclinaient pour baiser cette effigie. « Jésus-Christ est revenu en Bulgarie, m'affirma prosaïquement mon guide. Nous devons obtenir des communistes qu'ils nous disent où Boris est enterré. Il y a bien des secrets à découvrir aujourd'hui en Bulgarie. »

« Le sang coulera en Épire du Nord », annonçait un graffiti au bord de la route, près de la frontière nord-est de la Grèce avec l'Albanie. L'« Épire du Nord » – autrement dit le sud de l'Albanie – fait historiquement partie de la Grèce : c'est ici que sont nés Alexandre le Grand, Olympias et le roi Pyrrhus, dont les destinées militaires ardues ont laissé leur trace dans l'expression de « victoire à la Pyrrhus ».

Mais en raison d'un protocole « honteux » de 1913 intégrant l'« Épire du Nord » au « petit État jusqu'alors inexistant d'Albanie », la Grèce est aujourd'hui une nation « démembrée », a expliqué Sevastianos, évêque métropolitain de cette région frontalière¹. Sur sa carte, l'Épire du Nord, qui abrite près d'un demi-million de Grecs, couvre 50 % de l'ensemble du territoire de l'Albanie. Sevastianos, que certains surnomment le « Khomeini de la Grèce », aurait – prétendu un jour la rumeur – infiltré des guérilleros armés dans le sud de l'Albanie pour préparer l'union de cette région avec la Grèce à l'ère postcommuniste.

Mon autocar s'enfonça dans un labyrinthe de canyons calcaires, anguleux et déboisés, au moment de franchir la frontière internationale avec l'Albanie. Des chars à bœufs, conduits par des soldats au crâne rasé, encombraient les

1. Pendant la Première Guerre mondiale, puis pendant la Seconde, l'armée grecque a pris possession de l'Épire du Nord, dont elle s'est retirée définitivement en 1944. Un « état de guerre » officiel avec l'Albanie est resté en vigueur jusqu'en 1988. (*N.d.A.*)

routes criblées de nids-de-poule. Des groupes de femmes, en robes blanches et en foulards, faux et bêtes à l'épaule, revenaient lentement, silencieusement, des champs de céréales et de tabac. Des immeubles d'habitation en tôle ondulée et en briques mal jointoyées se dressaient sur des lopins vides, entourés de barbelés et de casemates de béton. Tous les objets faits par l'homme – les pains de savon grossiers, les robinets, les poignées de porte – témoignaient d'une qualité primitive, improvisée. Les fumées de lignite et de plomb voilaient le paysage, lui prêtant l'aura floue et jaunâtre d'une vieille photo. J'observais à la lumière de lampes à sodium les visages de ces Albanais de souche grecque. L'expression de leurs regards semblait lointaine. On aurait presque dit des ombres. Dans une maison de la ville de Saranda (Aghios Saranda en grec), cinq membres d'une famille se pressaient autour d'un vieux téléviseur russe noir et blanc pour regarder « Dynasty » et CNN sur une chaîne grecque. « Comment vivez-vous ici ? ai-je demandé. – Bien. Nous avons tout ce qu'il nous faut », a répondu le père. Les enfants n'ont rien dit.

Le fils aîné m'a raccompagné à mon hôtel. « J'ai été baptisé clandestinement, m'a-t-il confié. Je suis grec. Que puis-je être d'autre ? Je crois en Dieu... Nous sommes tous des *foukarades* [de pauvres, misérables bâtards]. » Quatre jours plus tard, dans un village voisin, deux Grecs ont été tués par balles, alors qu'ils cherchaient à franchir la frontière avec la Grèce. Leurs corps ont été pendus, tête en bas, sur la place publique.

Ce monde était une capsule temporelle : une scène mal éclairée où des gens vitupéraient, répandaient leur sang, en proie à des visions, à des extases. Et pourtant, leurs expressions restaient figées et distantes, telles des statues poussiéreuses. « Ici, nous sommes complètement engloutis sous

nos propres histoires », m'a confié Luben Gotzev, ancien ministre bulgare des Affaires étrangères.

Ainsi est née mon obsession pour les églises et les monastères médiévaux, pour les vieux livres, les vieilles photos. En route, quand je croisais des gens, je les interrogeais toujours sur le passé. C'était le seul moyen de rendre le présent intelligible.

Ces territoires exigent un amour de l'obscur. Pendant des mois, j'ai mis à sac les boutiques de livres rares et les échoppes de bouquinistes. Je savais que les ouvrages qui expliquaient le mieux la violence de la révolution roumaine de décembre 1989 étaient épuisés depuis des décennies, sinon un demi-siècle, voire davantage pour certains.

Entre avril et octobre 1915, le journaliste américain et extrémiste politique John Reed parcourut la Serbie, la Macédoine, la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce et la Turquie en compagnie du dessinateur Boardman Robinson. Reed publia le récit de leur voyage, *La Guerre dans les Balkans*, en 1916, un an avant de se rendre en Russie et d'écrire *Dix jours qui ébranlèrent le monde*. De tous les ouvrages de Reed, *La Guerre dans les Balkans* est le moins connu. J'ai dû déboursier 389,11 dollars pour me procurer une première édition dédicacée par l'auteur¹. Certains des dessins au crayon étaient protégés par une feuille de papier cristal. Reed écrit :

« Dans l'excitation d'une invasion soudaine, d'une résistance acharnée, de la prise et de la destruction des villes, les hommes semblent perdre leur saveur personnelle ou raciale et devenir semblables dans la folle démocratie du combat. » Reed préférerait les observer une fois qu'« ils

1. Une édition française traduite par François Maspéro a été publiée en 1996 aux éditions du Seuil. La préface d'où est extraite la citation ci-dessous ne figure pas dans ce volume. (N.d.T.)

s'étaient établis dans la guerre comme dans une entreprise, avaient commencé à s'adapter à ce nouveau mode de vie et s'étaient mis à parler et à penser à autre chose ».

Je voulais faire comme lui : ne pas observer la porte arrière oubliée de l'Europe au milieu des révolutions ou d'élections historiques, mais dans leurs séquelles immédiates, *quand les différents peuples avaient commencé à s'adapter à ce nouveau mode de vie.*

L'une des photographies anciennes que j'ai regardées représentait l'archiduc de Habsbourg, François-Ferdinand, assistant à des manœuvres militaires à proximité de Sarajevo, le 27 juin 1914, la veille de son assassinat – le crime qui a déclenché la Première Guerre mondiale. Les sabots des chevaux soulevaient la poussière. François-Ferdinand se tenait en selle très droit, son pied visible profondément enfoncé dans l'étrier, sabre au côté. Son visage barbu exprimait une certitude relevant d'une ère plus innocente, où l'on se choquait facilement, d'un monde encore vaguement imputable à la restauration de Metternich et ignorant (pour quelques journées et semaines seulement) des fléaux technologiques de la guerre moderne et du totalitarisme.

Un autre cliché montrait l'assassin de François-Ferdinand, Gavrilo Princip, un Serbe de Bosnie originaire des environs de Sarajevo. Princip n'avait pas encore vingt ans et donnait une impression trompeuse de fragilité : un paquet de tendons et de nerfs. Ses yeux débordants d'activité animale n'ont rien de commun avec le regard mort des terroristes actuels, qui assassinent à distance avec des fusils automatiques et des bombes déclenchées depuis les airs par des gyroscopes.

Les soixante-quinze années les plus intenses de l'histoire du monde s'étaient écoulées, toutes parfaitement nettes, depuis que ces photos avaient été prises. Mais comparées

aux gens que je rencontrais et aux voix que j'entendais à présent sur la route, ces images ne semblaient pas si vieilles.

Belgrade, Bucarest, Sofia, Athènes, Andrinople. C'étaient jadis les destinations de prédilection des journalistes ambitieux – les Saïgon, Beyrouth et Managua d'un monde plus jeune. Ernest Hemingway avait envoyé sa plus célèbre dépêche depuis Andrinople (aujourd'hui Edirne, en Turquie) en 1922, décrivant des réfugiés grecs « marchant à l'aveuglette sous la pluie » à côté de chars à bœufs transportant « les seuls biens qui leur restent en ce monde ».

Les Balkans ont été le tiers-monde originel, bien avant que les médias occidentaux ne forgent ce terme. Dans cette péninsule montagneuse jouxtant le Proche-Orient, les correspondants de presse tracèrent les premiers portraits du ^{XX}^e siècle de réfugiés marchant, couverts de boue, et produisirent les premiers volumes de journalisme gonzo et de récits de voyage en un temps où l'Asie et l'Afrique étaient encore un peu trop éloignées.

Tout ce qui a pu se produire à Beyrouth ou ailleurs s'est d'abord passé, il y a bien longtemps, dans les Balkans.

Les Balkans ont produit les premiers terroristes du ^{XX}^e siècle. L'ORIM (Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne) a été l'Organisation de libération de la Palestine des années 1920 et 1930, financée par des Bulgares fermement décidés à récupérer les régions de Macédoine dont s'étaient emparées la Grèce et la Yougoslavie après la Deuxième Guerre des Balkans. Comme les chiites actuels des banlieues sud de Beyrouth, les tueurs de l'ORIM, qui faisaient serment d'allégeance sur un fusil et sur une bible orthodoxe, étaient issus du prolétariat paysan déraciné des taudis de Skopje, Belgrade et Sofia. Les prises d'otages et les massacres d'innocents étaient monnaie courante. Le fanatisme du clergé iranien

lui-même a des précédents balkaniques. Pendant les guerres des Balkans de 1912 et 1913, un évêque grec de Macédoine ordonna l'assassinat politique d'un politicien bulgare et fit apporter sa tête tranchée dans l'église pour qu'elle y soit photographiée.

L'histoire du xx^e siècle est issue des Balkans. Ici, des hommes ont été isolés par la pauvreté et les rivalités ethniques qui les ont condamnés à la haine. Ici, la politique a été réduite à un niveau de quasi-anarchie qui, de temps en temps, a débordé du Danube pour se déverser en Europe centrale.

Le nazisme peut ainsi se réclamer d'origines balkaniques. C'est au milieu des asiles de nuit viennois, une pépinière de ressentiments ethniques proche du monde slave du Sud, qu'Hitler a appris à éprouver une haine aussi contagieuse.

À quoi ressemble la terre là où les gens commettent des atrocités ? Règne-t-il une mauvaise odeur, un *genius loci*, quelque chose que l'on puisse incriminer dans le paysage lui-même ?

J'ai débuté mon voyage en Europe centrale à Nuremberg et à Dachau, mais je n'ai presque rien éprouvé dans ces lieux. C'étaient des musées ; ils ne vivaient plus, ils ne crachaient plus le feu. Le vestige de mur du stade où les nazis organisaient leurs rassemblements de masse servait à présent de court de squash aux yuppies allemands.

C'est à Vienne que j'ai senti la première bouffée de quelque chose. Vienne n'a accordé à Wolfgang Amadeus Mozart qu'une statue, une ruelle et une place. En revanche, Karl Lueger s'est vu attribuer un monument plus grandiose, une plus vaste place et le tronçon le plus auguste de la Ringstrasse, le Dr.-Karl-Lueger-Ring, où se trouvent le Parlement néoclassique, l'université Renaissance,

le Burgtheater baroque, l'hôtel de ville gothique et le Volksgarten.

Lueger, maire de Vienne à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, a été, avec Georg von Schönerer, un autre homme politique autrichien de la même époque, le père de l'antisémitisme politique. Adolf Hitler écrit dans *Mein Kampf* : « Je tiens [cet homme] pour le plus éminent bourgmestre allemand de tous les temps... si le Dr Karl Lueger avait vécu en Allemagne, il eût pris rang parmi les premières têtes de notre peuple. » Hitler reconnaît ce que ses propres idées doivent à Lueger. Le 29 mai 1895, le soir même où Theodor Herzl apprit la victoire de ce dernier aux élections municipales de Vienne, il s'assit à son bureau pour élaborer un plan d'exode des Juifs d'Europe.

Je suis resté longtemps à contempler le monument Lueger, sur la place du Dr.-Karl-Lueger (à ne pas confondre avec le Dr.-Karl-Lueger-Ring). Main sur le cœur, dans une mise de toute élégance, *der schöne Karl* (« le beau Karl ») tournait vers l'avenir un regard plein de détermination ; des ouvriers musculeux, torse nu, armés de pelles et de pioches, l'entouraient sur le socle de sa statue.

Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, un tel monument ferait scandale. Mais en Autriche, personne n'y a trouvé à redire. « Karl Lueger a été le plus grand maire de Vienne, a expliqué un journaliste autrichien local en haussant les épaules. Il n'était pas vraiment antisémite. L'antisémitisme n'était pour lui qu'un instrument politique. »

J'ai poursuivi mon chemin. Metternich affirmait que les Balkans commençaient sur le Rennweg, la route qui sort de Vienne vers l'est et le sud.

Plus on s'approche de la frange orientale ou méridionale du monde germanophone – plus on s'approche, autrement dit, des Slaves menaçants et numériquement supérieurs –, plus le nationalisme allemand se fait ombrageux et

dangereux. Sur la frontière est du monde germanique, les Allemands poméraniens et silésiens contestent la légitimité de la frontière polonaise. Au sud, en Autriche, où du sang issu du monde slave coule réellement dans des veines « allemandes », le déni de cette réalité élémentaire prend la forme d'une paranoïa pangermanique irréductible.

Je suis arrivé à Klagenfurt, capitale de la Carinthie, la province autrichienne la plus méridionale, connue pour être « un Eldorado d'anciens nazis ». Proportionnellement à sa superficie, la Carinthie a vu naître un plus grand nombre de gardiens de camps de la mort que toute autre région d'Allemagne ou d'Autriche. À Klagenfurt, dans les années 1980, un mouvement favorable à la ségrégation scolaire a vu le jour : Dieu interdisait que les petits Allemands aillent en classe avec des Slovènes, membres de l'ethnie slave. Je me suis rendu aux sièges du Parti de la liberté, une formation de droite, et du Heimatdienst carinthien, une organisation de type milice fondée après la Première Guerre mondiale et ressuscitée dans les années 1950 avec une orientation néonazie. J'ai cherché à provoquer un porte-parole du parti. J'ai été déçu.

QUESTION : « Simon Wiesenthal m'a dit que tous les partis politiques qui, dans un pays démocratique comme l'Autriche, font figurer le mot "liberté" dans leur nom sont soit nazis, soit communistes. Qu'en pensez-vous ? »

RÉPONSE : « Herr Wiesenthal est un homme très respecté. Il a le droit d'avoir son opinion. Puis-je cependant me permettre de vous faire connaître les raisons pour lesquelles ce n'est pas la nôtre... »

L'idée d'une Grande Allemagne intégrant l'Autriche est morte et enterrée, ai-je ainsi appris. Et la droite autrichienne avait désormais pour unique objectif la préservation de la langue allemande dans cette région de frontière linguistique.

Les murs étaient décorés d'insipides œuvres d'art moderne, et non de bannières ni de vieilles photos de régiment. Autre déception : au lieu d'un provincialisme déplaisant en chemises brunes, ce que j'ai découvert dans les rues de Klagenfurt était une « classe de loisir » à la Thorstein Veblen.

Des adolescents BCBG passaient sur des VTT à rayures arc-en-ciel. J'ai vu un homme en blazer de daim violet et en lunettes Giorgio Armani, et des femmes maquillées par Jil Sander ou Guerlain portant des foulards de soie qui déclinaient les nuances automnales les plus subtiles. Exception faite des vitres teintées des bureaux, les immeubles pseudo-baroques ressemblaient à de fines tranches de forêt-noire. Trains électriques, Samsonites, stations spatiales en Lego et *Schmuck* (« bijoux ») de Tiffany remplissaient des vitrines disposées au milieu du trottoir. À quelques pas de Mothercare, une boutique vendait des dessous féminins parisiens aussi chers que coquins. Le parfum de la vendeuse blonde avait un fumet musqué, animal. La progéniture des SS est aujourd'hui luxueusement pomponnée, des tigres de cirque sagement rangés dans des maisons-cages bourgeoises.

Tout le monde ici suivait sa routine quotidienne. Les seules banderoles que j'ai vues étaient celles de sociétés de cartes de crédit. Dans les vitrines des agences de voyages, Israël était une destination hivernale comme une autre pour les amateurs locaux de soleil. De plus en plus isolés, les vrais croyants du Parti de la liberté et du Heimatdienst étaient obligés de préserver un vernis de respectabilité. L'antisémitisme et les autres excès traditionnels avaient été remplacés par un consumérisme indécent. Les Carinthiens sont devenus une espèce domestiquée.

Ajoutons que depuis 1989, le Parti de la liberté, désireux d'accroître son nombre de sièges parlementaires, parle de plus en plus de coopération avec les Slovénes. Simon

Wiesenthal, le vieux chasseur de nazis, m'a expliqué pourquoi : « En l'absence de crise économique, le Parti de la liberté n'a pas d'autre solution que de s'adapter. » Le mal, affirmait cet « ancien » avec une sage et succincte tranquillité, n'exigeait pour être guéri ni souffrance ni repentir ; il suffisait d'absorber, décennie après décennie, la potion sédative et abrutissante de la démocratie bourgeoise et de la prospérité pour que ce modèle soit si solidement enraciné qu'une catastrophe économique elle-même ne saurait l'affecter.

C'était la dernière décennie du xx^e siècle. J'écoutais attentivement Wiesenthal, et non Metternich : les Balkans ne commencent plus aux portes de Vienne, ni même à celles de Klagenfurt.

Lorsque mon train arriva à la frontière méridionale de l'Autriche avec ce qui fut la Yougoslavie, le chauffage s'arrêta, même dans les compartiments de première classe. Le wagon-restaurant fut détaché du convoi pour être remplacé par un simple comptoir en zinc où l'on pouvait consommer debout de la bière et de l'alcool de prune et acheter d'inféctes cigarettes sans filtre. Au fil des arrêts, des hommes aux ongles douteux encombrèrent le comptoir pour boire et fumer. Quand ils ne picolaient pas ou ne discutaient pas en brailant, ils feuilletaient consciencieusement et silencieusement des revues pornos. Contrairement à leurs homologues de la classe ouvrière autrichienne, ils n'arbo-raient pas de coupes de cheveux unisexes et ne préparaient pas de vacances d'hiver en Tunisie ou en Israël. Ici, s'ils avaient eu la chance de disposer d'un électorat chauvin pauvre, le Parti de la liberté et le Heimatdienst auraient pu faire l'économie de leur art moderne et de leurs réponses fallacieusement émasculées aux questions d'un reporter.

SPECTRES BALKANIQUES

La neige s'abattait contre les vitres. Des fumées noires de lignite s'élevaient de cheminées de brique et de ferraille. La terre avait ici le visage dur, épuisé d'une prostituée, poussant d'amers jurons entre des quintes de toux. Le paysage des atrocités se reconnaît facilement : le communisme avait été le Grand Conservateur.

Mon temps était donc compté. Bientôt, que ce soit à la fin des années 1990 ou dans les décennies suivantes, toute cette toile allait se ternir, comme elle l'avait déjà fait à Klagenfurt.

PARTIE I

Yougoslavie : ouvertures historiques

*J'étais venue en Yougoslavie pour voir
à quoi ressemble l'histoire quand elle est
en train de se faire.*

Rebecca WEST,
Agneau noir et Faucon gris

CHAPITRE 1

Croatie : « Pour qu'ils puissent aller au paradis, c'est tout »

À Zagreb, j'avais le passé sous mes pieds : un épais et moelleux tapis de feuilles, détrempé par la pluie, dans lequel mes chaussures s'enfonçaient et ressortaient, se confondant avec le présent. Au sortir de la gare, je traversai des rideaux de brouillard jauni par des feux de charbon, équivalent chimique de souvenirs brûlants. La brume glissait, déchirée d'accrocs qui laissaient surgir fugacement un fragment de fer forgé ou un dôme baroque parfaitement distincts. Là. C'était le passé, ça aussi, ai-je compris : un accrocc dans le brouillard qui vous offrait une échappée.

La capitale de l'ancienne République socialiste de Croatie est la dernière ville ferroviaire d'Europe où l'on s'attend encore à ce que les voyageurs arrivent en train ; en effet, l'hôtel de l'Esplanade, construit en 1925 et qui passe toujours pour l'un des meilleurs du monde, est situé juste en face de la gare.

Le plus grand livre de voyage du xx^e siècle commence à la gare de Zagreb par un printemps pluvieux de 1937.

Lors de la première publication d'*Agneau noir et Faucon gris* de Dame Rebecca West quatre ans plus tard, en 1941, la *New York Times Books Review* parla d'apothéose du récit de voyage. Pour le *New Yorker*, cet ouvrage pouvait rivaliser avec *Les Sept Piliers de la sagesse* de T. E. Lawrence. Il s'agit,

stricto sensu, du compte rendu d'un voyage de six semaines en Yougoslavie¹. Dans une acception plus large, *Agneau noir et Faucon gris* constitue, à l'image de la Yougoslavie, un univers tentaculaire en soi : l'inventaire encyclopédique d'un pays en deux volumes et un demi-million de mots, la saga de la dynastie des Habsbourg et de celle des Karađorđević, une thèse universitaire d'archéologie byzantine, de folklore païen et de philosophie chrétienne et islamique. Ce livre contient également une psychanalyse époustouflante de l'esprit germanique ainsi que des racines du fascisme et du terrorisme qui plongent dans le XIX^e siècle. Il lançait une mise en garde, d'une clairvoyance quasi parfaite, contre les dangers que le totalitarisme faisait courir à l'Europe dans les années 1940 et suivantes. À l'image du Talmud, on peut le lire et le relire en y découvrant chaque fois de nouvelles strates de sens.

« Si Rebecca West avait vécu au Moyen Âge et si elle avait été riche, elle aurait été une grande abbesse. Si elle avait vécu au XVII^e siècle et si elle avait été pauvre, on l'aurait condamnée au bûcher comme sorcière », écrit Victoria Glendinning dans *Rebecca West : A Life*. Glendinning présente *Agneau noir et Faucon gris* comme « l'ouvrage central » de la longue existence de Dame Rebecca, celui dans lequel celle qui signa vingt autres ouvrages documentaires et romans, qui fut la jeune maîtresse de H. G. Wells, une paria sociale et une rebelle sexuelle, élaborait « ses idées sur la religion, l'éthique, l'art, le mythe et le genre ».

Le titre même du livre est une attaque contre la doctrine chrétienne de la crucifixion et de l'expiation, qui prétend

1. Bien que la Yougoslavie, telle que nous l'avons connue, n'existe plus, ce terme conserve son utilité de définition géographique et culturelle, car il signifie « Slave du Sud » (*Yougo*). Presque tous les autres Slaves d'Eurasie vivent plus au nord. (*N.d.A.*)

que nos péchés obtiennent le pardon divin en échange du sacrifice de Jésus sur la Croix.

L'« agneau noir » représente un animal que Dame Rebecca vit égorger en Macédoine au cours d'un rite musulman de fertilité : « Toute notre pensée occidentale est fondée sur cette idée répugnante que rien ne se fait sans douleur, que tout s'achète avec de la douleur, et notamment les bienfaits », écrit-elle. Le « faucon gris » incarne la réaction tragique de l'humanité au sacrifice de l'agneau noir. Dans un poème serbe, le prophète Élie, déguisé en faucon, donne à un général serbe le choix entre un royaume terrestre ou un royaume céleste. Le général choisit le second, construisant une église au lieu de ranger son armée en ordre de bataille, ce qui lui vaut de se faire écraser par les Turcs. En d'autres termes, fulmine l'auteur, paraphrasant le désir secret du pacifiste : « Puisque c'est mal de sacrifier l'agneau comme fait le prêtre, je serai moi-même l'agneau et je me laisserai sacrifier par le prêtre. »

Comment le bien doit-il affronter le mal, quelle est la juste relation entre un prêtre et ses ouailles ? Cette énigme hante Zagreb aujourd'hui.

Dame Rebecca n'eut à passer que quelques jours à Zagreb pour comprendre que cette ville était, tragiquement, un « théâtre d'ombres ». Ses habitants étaient tellement absorbés dans leurs propres divisions, celles des Croates catholiques face aux Serbes orthodoxes, qu'ils étaient devenus des spectres avant même l'arrivée des nazis.

L'occupation nazie servit de détonateur à ces tensions. En matière de férocité primitive – sinon d'un seul point de vue numérique –, le massacre des Serbes orthodoxes dans la Croatie catholique et la Bosnie-Herzégovine voisine fut aussi atroce que tout ce que put connaître l'Europe sous le joug allemand. Quarante-cinq années de pauvreté

systematisée sous le régime communiste de Tito ont maintenu les plaies à vif.

Je suis arrivé à Zagreb en train depuis Klagenfurt. La dernière décennie du xx^e siècle approchait. Mes oreilles étaient à l'affût du feu qui couvait, des voix spectrales qui, je le savais, étaient une nouvelle fois au bord de l'explosion.

Un Serbe de souche que j'avais rencontré dans le train me dit : « Les fascistes croates n'avaient pas de chambres à gaz à Jasenovac. Ils n'avaient que des couteaux et des maillets pour massacrer les Serbes. Le carnage a été chaotique, personne n'a pris la peine de tenir les comptes. Et nous en sommes toujours là, avec plusieurs décennies de retard sur la Pologne. Là-bas, Juifs et catholiques se querellent sur des questions de sens. Ici, les Croates et les Serbes se chamaillent encore sur les chiffres. »

Les chiffres sont la seule chose qui ait jamais compté à Zagreb. Pour peu que vous disiez que les Oustachis (les « Insurgés ») croates ont assassiné 700 000 Serbes à Jasenovac, un camp de la mort de la Seconde Guerre mondiale situé à une centaine de kilomètres au sud-est de Zagreb, on vous considérera comme un nationaliste serbe qui n'éprouve que mépris pour les Croates et pour les Albanais, qui traite Alojzije Stepinac, défunt cardinal croate et archevêque de Zagreb, de « criminel de guerre nazi » et soutient Slobodan Milosević, le leader nationaliste démagogue de Serbie. En revanche, si vous affirmez que les fascistes oustachis n'ont assassiné que 60 000 Serbes, vous vous verrez immédiatement qualifié de nationaliste croate qui voit dans le cardinal Stepinac « un saint bien-aimé » et méprise les Serbes et leur leader Milosević.

Le cardinal Stepinac, personnalité croate de la fin des années 1930 et des années 1940, est utilisé comme une arme contre Milosević, personnalité serbe des années 1990 – et inversement. Parce que l'histoire n'a pas bougé à Zagreb,

le présent ressemble toujours à la fin des années 1930 et aux années 1940. Nulle part en Europe, l'héritage des crimes de guerre nazis n'a été aussi mal résolu qu'en Croatie.

Zagreb est un paysage urbain fait de volumes et d'espaces où la couleur n'occupe qu'une place secondaire. La ville n'a pas besoin de soleil pour faire son cinéma. Les nuages lui conviennent mieux, et une bruine glaciale mieux encore. J'ai parcouru à pied une centaine de mètres sous la pluie depuis la gare pour rejoindre l'hôtel de l'Esplanade : un édifice massif, vert océan que l'on pourrait aisément prendre pour un ministère, exhibant la décadence glorieuse – la délicieuse mélancolie – de l'Angleterre édouardienne ou de la Vienne fin de siècle. Je suis entré dans un hall nervuré de marbre noir et blanc, orné de miroirs à cadres dorés, de cantonnières et de rideaux de velours tirés et de tapis pourpres. Le hall et la salle à manger avaient tout d'une galerie d'art encombrée, dont les tableaux évoquaient l'univers de Sigmund Freud, Gustav Klimt et Oskar Kokoschka : une iconographie moderniste révélant la désintégration sociale et le triomphe de la violence et de l'instinct sexuel sur le primat de la loi.

Slavenka Draculić est une journaliste de Zagreb qui écrit en croate pour *Danas* (« Aujourd'hui »), une revue locale, et en anglais pour *The New Republic* et *The Nation*. Dissimulant ses yeux derrière des lunettes noires de créateur et coiffée d'un serre-tête écarlate parfaitement assorti à la couleur de son chemisier et de son rouge à lèvres, Slavenka – tout comme les autres clientes du petit restaurant de l'hôtel – était vêtue avec un panache qui faisait pendant à l'audace des œuvres d'art de l'hôtel. Le message global était sans équivoque : *malgré la pauvreté infligée par le communisme, malgré nos appartements humides, mal chauffés et les piteux étalages de nos vitrines, nous, Croates, sommes catholiques romains*

et Zagreb est le bastion oriental de l'Occident ; toi, visiteur qui arrives ici, tu es encore dans l'orbite de l'Autriche-Hongrie, de Vienne – où le monde moderne a été pour ainsi dire inventé – ne l'oublie pas !

Comme une dessinatrice habile, Slavenka esquissa de ses doigts mobiles le dilemme yougoslave : « Ici, nous ne sommes pas en Hongrie, ni en Pologne, ni en Roumanie. Ce serait plutôt l'Union soviétique en miniature. Par exemple, il se passe ceci en Lituanie, mais il se passe cela au Tadjikistan. Il se passe ceci en Croatie, mais il se passe cela en Serbie ou en Macédoine. Chaque situation est unique. Aucun thème n'est simple ici. À cause de la rupture de Tito avec Staline, en Yougoslavie, l'ennemi a toujours été à l'intérieur, pas à l'extérieur. Nous nous sommes laissé duper pendant des années par ce qui n'était qu'une illusion de liberté... »

J'ai immédiatement compris que la Yougoslavie avait été touchée, elle aussi, par la contre-révolution qui a balayé l'Europe orientale. Mais comme la pression du mécontentement s'y est relâchée horizontalement, sous forme d'un affrontement d'un groupe contre un autre, et non verticalement comme une lutte contre le pouvoir communiste établi de Belgrade, la voie révolutionnaire a été dans un premier temps plus tortueuse et, partant, plus dissimulée, en Yougoslavie qu'ailleurs. Voilà pourquoi le monde extérieur n'y a pas prêté attention avant 1991, lorsque les combats ont commencé.

Point n'était pourtant besoin de faire preuve d'une clairvoyance exceptionnelle pour déceler ce qui allait se passer. Si mon séjour en Yougoslavie a été inquiétant, c'est précisément parce que tous ceux à qui j'ai parlé – population locale aussi bien que diplomates étrangers – étaient déjà résignés aux grandes violences qui les attendaient. En Yougoslavie, la dégradation ne s'est pas faite subitement, mais progressivement et méthodiquement, pas à pas, tout au long des

années 1980, le pays se laissant gagner, d'année en année, par la pauvreté, la mesquinerie et la haine. D'où la tristesse de toutes les conversations que j'ai pu avoir. Nous criions tous pour avertir le monde extérieur d'une catastrophe imminente, mais personne ne voulait entendre notre terrible secret. Nul ne s'y intéressait. Peu de gens même auraient été capables de situer la Croatie (par exemple) sur une carte. Quand, au téléphone depuis ma chambre de l'Esplanade, je disais à mes interlocuteurs que j'étais dans les Balkans, la plupart d'entre eux les confondaient avec les États baltes.

« Il faut que vous passiez au moins quelques semaines à Zagreb. Il y a tant de gens à voir. Les fils sont si subtils, si enchevêtrés. Tout est tellement complexe ici... » Vaincus par la frustration, les doigts de Slavenka semblèrent renoncer à voler et retombèrent sur la table. Ici, sous-entendait-elle, la bataille entre communisme et capitalisme n'est qu'une dimension d'une lutte opposant catholicisme et orthodoxie, Rome et Constantinople, l'héritage de l'Autriche-Hongrie des Habsbourg et celui de la Turquie ottomane – autrement dit, l'Ouest et l'Est, le conflit historique et culturel par excellence.

Au cours des journées suivantes, Zagreb et l'Esplanade allaient se contracter en une chambre d'écho lancinante : une succession de monologues brillants, prolongés et rendus plus mémorables encore par la pluie, dans laquelle le paysage et l'architecture s'estompaient et où les idées abstraites prenaient le pouvoir.

Ce n'est pas pour rien qu'*Agneau noir et Faucon gris* commence à Zagreb, se concentre sur la Yougoslavie et est écrit par une femme : pareil livre ne pouvait en un sens qu'être tout cela à la fois. Indéniablement, seules la méticulosité et la créativité d'une cuisinière et d'une brodeuse accomplie, associées à la sensibilité terrienne d'une campagnarde

qui allait être bientôt grand-mère, pouvaient permettre à Dame Rebecca de dévider les pensées, les passions et les histoires nationales de l'Europe et de l'Asie et de les retisser en une tapisserie cohérente, moralement concentrée.

Le 9 octobre 1934, deux ans et demi seulement avant son voyage, Dame Rebecca prononça pour la première fois de sa vie le mot « Yougoslavie ». Alitée à la suite d'une récente opération, elle apprit ce jour-là par la radio que des agents des Oustachis croates avaient assassiné le chef de la maison royale serbe, le roi Aleksandar (Alexandre) I^{er} Karađorđević qui venait d'arriver à Marseille en visite officielle. Quelques jours plus tard, elle vit un film d'actualités qui montrait cet assassinat ; lorsque la caméra s'arrêta sur les traits de ce roi mourant de quarante-six ans, l'auteure fut prise d'une véritable obsession pour ce pays. Elle sut d'instinct que ce noble visage à l'agonie était un jalon de plus sur la voie menant à un cataclysme effroyable, qui serait pire que la Première Guerre mondiale, mais qu'elle ne pouvait pas encore décrire. Elle se rendit donc en Yougoslavie pour enquêter sur la nature de la catastrophe imminente, exactement comme je m'y suis rendu pour enquêter sur la nature d'une autre catastrophe imminente. En Yougoslavie, la politique reflète à la perfection le processus historique, ce qui la rend plus prévisible qu'on ne le pense d'ordinaire.

Agneau noir et Faucon gris m'a attiré en Yougoslavie. Avant les années 1990, un tel voyage ne promettait ni aventure périlleuse ni évasion dans des paysages exotiques ; il offrait plutôt un choc frontal avec les questions les plus terribles et les plus fondamentales du siècle. La Yougoslavie composait aussi un récit de subtilités ethniques superposées impossible à condenser dans les colonnes d'un organe de presse. Ayant déjà couvert plusieurs guerres en Afrique et en Asie, je me sentais à la fois grisé et incompetent. J'avais